

Recherches sociographiques



Denis SAINT-JACQUES et Lucie ROBERT (dirs), *La vie littéraire au Québec, Le nationaliste, l'individualiste et le marchand. Tome VI : 1919-1933*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 748 p.

Sylvie Lacombe

Volume 53, Number 2, May–August 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012421ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012421ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacombe, S. (2012). Review of [Denis SAINT-JACQUES et Lucie ROBERT (dirs), *La vie littéraire au Québec, Le nationaliste, l'individualiste et le marchand. Tome VI : 1919-1933*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 748 p.] *Recherches sociographiques*, 53(2), 486–488. <https://doi.org/10.7202/1012421ar>

Joanne BURGESS et Paul-André LINTEAU (dirs), *Le Vieux-Montréal, un « quartier de l'histoire » ?*, Québec, Éditions MultiMondes, 2010, 156 p.

Fruit d'un colloque tenu en 2008 pour réagir à une proposition de la ministre de la Culture en 2007 – Le Vieux-Montréal doit-il faire l'objet d'une campagne de revitalisation fondée sur un branding plus affirmé ? Doit-on en faire un « Quartier de l'histoire » analogue, disons, au nouveau Quartier des spectacles ? –, ce volume réunit les réponses de spécialistes de l'histoire, de l'archéologie, du tourisme et de l'aménagement urbain. Les réponses sont si unanimement négatives que l'on peine à comprendre le fondement de la proposition initiale tout en soupçonnant des motifs basement économiques. Découper, thématiser, territorialiser, patrimonialiser, créer une signature, ces notions sont-elles en fait synonymes de commodifier, muséifier, spectaculariser, aseptiser, gentrifier, homogénéiser ? Voilà ce que la plupart des contributions semblent suggérer, dans ce débat où les opposants n'ont pas voix, et pour cause.

Par ailleurs, le tour d'horizon est fort instructif, le livre très beau, les articles bien écrits, et l'occasion de revisiter le Vieux-Montréal tout à fait bienvenue. Il est question de l'historiographie du quartier, de ses musées, de son développement immobilier, et des notions qui aident à réfléchir sur la signification de l'histoire dans le contexte urbain, de la réinvention du passé, sans oublier les comparaisons avec d'autres villes et leurs expériences de *branding*. Parmi les critiques formulées à l'égard de cette idée du quartier de l'histoire, la perspective de Jean-Claude Robert est utile, puisqu'il rappelle que chaque communauté qui a habité un territoire n'y a pas nécessairement laissé de traces. Ainsi, la communauté protestante, par exemple, qui a eu sa cathédrale sur la rue Notre-Dame jusqu'en 1856 – pour migrer vers les nouveaux quartiers en 1859 – est-elle absente de la mémoire patrimoniale du Vieux-Montréal, même si elle y a longtemps contribué. Raison de plus de ne pas réduire l'histoire du Vieux-Montréal à un cadre – temporel, culturel – trop étroit.

Sherry SIMON

Département d'études françaises,
Concordia University,
simon@alcor.concordia.ca

Denis SAINT-JACQUES et Lucie ROBERT (dirs), *La vie littéraire au Québec, Le nationaliste, l'individualiste et le marchand. Tome VI : 1919-1933*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 748 p.

Inauguré en 1989 par Maurice Lemire, le vaste chantier de *La vie littéraire au Québec* n'a jamais eu pour but de constituer le canon de la littérature québécoise, mais plutôt de faire l'analyse des œuvres, et surtout, d'aller au-delà vers les processus qui concourent à leur production, à leur réception, et aux discours qui portent sur elles, ainsi qu'à ceux qu'elles-mêmes portent (les projets d'écriture qui leur donnent naissance). L'équipe interdisciplinaire de chercheurs circonscrit donc tout ce qui se rapporte de près et de loin au fait littéraire : de la formation des écrivains, à leurs lieux d'exercice, à leurs métiers, des contraintes qui pèsent sur la lecture

aux facteurs qui la facilitent, des genres d'écrits à leur réception, jusqu'à l'institutionnalisation de la critique. Le tout retrace en détail les moments marquants, et les étapes, de l'autonomisation du champ littéraire.

Comme les précédents, ce tome-ci comprend un tableau qui synthétise le parcours des auteurs : pseudonymes utilisés, études, occupations, contributions, prix et distinctions ; un autre qui inscrit la chronologie des œuvres dans la trame des événements culturels au Québec et au Canada, ainsi qu'en Amérique du Nord et en Europe ; une bibliographie détaillée de plus de 150 pages ; et trois index (des personnes, des œuvres, et des périodiques), qui en font un ouvrage de référence vraiment complet, intelligent, et d'usage aisé pour quiconque (chercheur, étudiant, quidam) s'intéresse à l'univers intellectuel.

Groulx-le nationaliste, Dantin-l'individualiste et Lévesque-le marchand symbolisent les trois figures qu'évoque le sous-titre du tome VI. Le premier indique que l'orthodoxie nationaliste tient toujours le haut du pavé, même si des failles, ailleurs que dans le champ intellectuel, lézardent son édifice. Ainsi contre le roman du terroir, une littérature populaire – avec ses romans d'aventures et ses mélodrames (pensons à *Aurore l'enfant martyre*) – se développe et prospère ; les thèmes romanesques s'ouvrent aux réalités contemporaines urbaines, ou se tournent vers le domaine de l'intime ; des genres littéraires inédits – le conte philosophique, le pastiche satirique, l'entrevue fictive – indiquent enfin une liberté de pensée et de style plus radicale qu'auparavant. Une culture urbaine, sinon ouvrière du moins populaire, s'impose avec l'arrivée de la radio, laquelle échappe à la censure directe du clergé et fournit à la littérature de nouveaux débouchés.

À l'initiative d'Athanase David, secrétaire provincial, l'État québécois se fait agent culturel : il institutionnalise le patrimoine (archives, monuments historiques) et instaure les « prix David » couronnant les meilleures œuvres littéraires et scientifiques, ce qui contribue à différencier les essais de sciences sociales – d'un Minville, d'un Montpetit – de la production littéraire, tout en assurant une consécration institutionnelle aux auteurs, désormais moins tournés vers Paris pour obtenir reconnaissance sociale. Louis Dantin, pseudonyme d'Eugène Seers, personnifie cette autonomisation de la littérature québécoise vis-à-vis de la reconnaissance française puisque, maître incontesté de la critique, il sanctionne les œuvres des nouveaux écrivains. C'est en réalité le champ esthétique lui-même qui s'émancipe car même la querelle entre « exotiques » et « régionalistes » se déplace sur le terrain esthétique, subordonnant désormais les questions identitaires et idéologiques aux considérations d'usage de la langue, de style et de forme. La consolidation d'une presse régionale (notamment en Estrie, en Mauricie), de même que la diversification des publications (almanachs, journaux, magazines, revues) permettent aux auteurs, non de vivre de leur plume – privilège des seuls journalistes – mais d'échapper en partie aux contraintes idéologiques (lire nationalistes) qui dominent, surtout dans la métropole.

Les éditeurs, à l'exemple d'Albert Lévesque, jouent un rôle actif dans la consolidation du marché du livre nécessaire à l'autonomie du champ littéraire : ils prospectent les régions à la recherche de textes, participent à leur confection, en plus de les diffuser. Apparaissent des collections spécialisées dans la nouvelle, les nouveautés, les romans de l'intime, les romans canadiens, etc., et une Semaine du livre canadien devient dès 1921 un événement annuel couru.

Ainsi, peut-on dire, le masque traditionnel craque, bien qu'il tienne encore bon, mais l'on sent s'agiter par en-dessous la modernité de la culture de consommation et du divertissement qui se rit des diktats nationalistes des moralisateurs catholiques. À cet égard, la première illustration de *La vie littéraire* en donne le ton, une photo de 1925 représente la bénédiction de voitures dans le stationnement d'une église : institution qui demeure centrale dans la vie publique des années 1920, l'Église catholique est tout de même impuissante à ralentir la modernisation des modes de vie. Et c'est dans la littérature, plus qu'ailleurs, comme l'avait bien vu Fernand Dumont en 1978, que cette naissance du nouveau sous les dehors de l'ancien s'observe le plus manifestement.

Sylvie LACOMBE

Département de sociologie,
Université Laval.
Sylvie.lacombe@soc.ulaval.ca

Renée LEGRIS, *Histoire des genres dramatiques à la radio québécoise. Sketch, radioroman, radiothéâtre, 1923-2008*, Québec, Septentrion, 2011, 501 p.

Il y a quarante ans, à l'époque de ses premiers écrits sur le radiothéâtre canadien-français et québécois, Renée Legris était sans doute loin d'imaginer qu'elle en rédigerait un jour l'éloge funèbre. Son *Histoire des genres dramatiques à la radio québécoise* aurait pu en toute légitimité analyser la combinaison de forces du marché et de décisions administratives qui ont conduit à la disparition de cette forme d'art des ondes des stations commerciales et de Radio-Canada, mais l'ouvrage, et c'est tout à l'honneur de son auteure, fait bien mieux.

Le radiothéâtre fut un élément essentiel des transformations radicales qui marquèrent la vie culturelle et politique du Québec entre les années 1920 et la Révolution tranquille. Dans le premier tiers de *Histoire des genres dramatiques à la radio québécoise*, Renée Legris esquisse l'évolution d'une variété de genres, permettant ainsi de situer la place du radiothéâtre et de saisir les particularités de cette forme artistique. Le radiothéâtre, en plus de constituer une tribune de choix pour l'expression créative, a entretenu de nombreux liens avec les milieux théâtraux et littéraires : l'écriture radiophonique contribua ainsi à la formation stylistique d'auteurs tels qu'Hubert Aquin, Yves Thériault et Marie-Claire Blais.

Partant de cet exposé général du sujet, Renée Legris entreprend d'examiner certains aspects précis du contenu du radiothéâtre québécois et du contexte dans lequel il s'inscrivait. L'auteure, dont les recherches approfondies et minutieuses témoignent d'un engagement exemplaire envers son sujet, met ainsi en lumière deux aspects particulièrement intéressants en juxtaposant la présentation des mœurs religieuses et sociales traditionnelles et l'émergence de la perspective féministe.

Le récit de Renée Legris est à son meilleur lorsqu'il entremêle analyses textuelles d'émissions particulières et discussions sur les tendances sociales qui les